

Que reste-t-il de Tahar Djaout ?

Résumé :

Cet article s'interroge sur la construction du souvenir de l'écrivain Tahar Djaout par la presse culturelle française attachée à lui rendre hommage, et rappelle les thèmes traités par le romancier.

Abstract:

This article deals with the way the cultural French press paid tribute to the late Tahar Djaout's memory, and explores the themes the writer used to address.

La citation qui suit a certes une portée générale, mais elle nous paru illustrer la destinée tragique de cet homme, Tahar Djaout, dont l'assassinat en mai 1993 inaugura la décimation systématique des intellectuels algériens au cours de ce qu'il est convenu d'appeler « les années noires » :

Son nom figure sur les listes noires, à côté de ceux d'autres hommes et femmes dont les seules armes sont les idées et les mots, le seul crime l'ambition d'un futur plus lumineux. Il est au cœur de la spirale, entre l'obscurantisme calculé des uns, la tentation totalitaire des autres. Il ne bénéficie d'aucune protection. S'il continue à sortir, à se montrer, à parler, à écrire, c'est à ses risques. Un jour, demain, après-demain, ils l'attendront en bas de chez lui, au coin de la rue, à l'entrée de son journal. Une balle suffira à détruire ce qui les gêne, à dilapider à jamais cette richesse irremplaçable : la conscience d'un homme libre. (Fromenthal, 1994, p. 43)

Ce texte a été rédigé par Jean-Luc Fromenthal en ouverture de la section consacrée au Maghreb dans l'album initié par Amnesty International en 1994, et dont tous les intervenants s'occupent à dénoncer les « disparitions » et assassinats politiques sur différents continents.

Nous nous proposons, dans cette communication, de faire tout d'abord un petit tour du côté de quelques archives journalistiques : quelles traces le meurtre de Tahar Djaout avait-il laissées dans la

presse identifiée comme presse d'opposition de gauche en France, quelques mois avant les élections présidentielles algériennes qui suivaient l'horrible période évoquée dans l'album d'Amnesty International ? Sur quel aspect de l'homme et de l'œuvre cette presse a-t-elle insisté ? Il s'agit ici de nous concentrer sur quelques magazines de très forte audience auprès des classes moyennes cultivées françaises, celles qui ont suivi avec angoisse l'évolution tragique de la guerre civile algérienne couramment dénommée « la décennie noire ». Ces classes moyennes cultivées étiquetées politiquement « à gauche » ont en effet manifesté un intérêt constant pour les événements algériens, ce dont témoignent les publications citées, dont la plupart fonctionnaient et fonctionnent encore par abonnements, la présence en kiosque restant cependant pérenne. Nous les avons donc sélectionnées en fonction d'un bref sondage, effectué parmi quelques numéros des deux années précédant les élections en Algérie en avril 1999. L'hebdomadaire *Politis*, qui connut alors ses meilleurs jours, le mensuel *Le Monde Diplomatique*, dont le sérieux de la documentation fait autorité, l'hebdomadaire *Télérama* qui se consacre à l'actualité culturelle, et le mensuel *Le Magazine Littéraire* nous ont paru représentatifs de cette sensibilité. Nous reviendrons ensuite brièvement sur ce qui nous a paru être une des contributions majeures de Djaout à la littérature francophone, dans son travail de romancier.

L'hebdomadaire *Politis*, dans sa livraison du 2 juillet 1998, publie un article d'Arezki Metref consacré à la mémoire de son ami Lounès Matoub, assassiné la semaine précédente. Quelques jours auparavant, ils s'étaient retrouvés pour commémorer ce qui fut perçu comme le premier acte d'une tragédie nationale, la mort de Djaout : « Un mois jour pour jour avant son assassinat, le 25 juin, nous avons organisé un hommage à Tahar Djaout à l'occasion du cinquième anniversaire de sa mort. » Et Metref, dans cet article, de revenir sur l'enterrement de Djaout à Azzeffoune, auquel Matoub s'était rendu presque « en voisin depuis Taourit Moussa, son village natal » (Metref, 1998, p. 12-13). Metref évoque le journal *Ruptures*, insiste bien sûr sur la carrière de Matoub, et évoque son désir en 1993 de monter un concert au stade de Tizi-Ouzou au profit de la famille de Tahar Djaout. Mais il ne mentionne pas l'œuvre littéraire de Djaout. C'est l'image du militant qui l'emporte, confondue avec celle de Matoub, dont il porte le deuil.

Dans le mensuel *Le Monde diplomatique* de septembre 1998, Marc Marginedas revient sur la mission d'information des

Nations-Unies dirigée par l'ex-président portugais Mario Soares qui a séjourné en Algérie du 23 juillet au 3 août 1998, soit quelques semaines seulement après l'assassinat de Lounès Matoub. L'article évoque les difficultés d'accès à l'information pour les enquêteurs, et présente un bilan accablant de l'intimidation qui prévaut pour empêcher l'accès à la vérité, qu'il s'agisse de l'identité des tueurs qui continuent à sévir alors même que le pouvoir en place affirme que désormais le terrorisme est « résiduel », ou de la dissimulation de certains attentats lorsque ces derniers s'exercent « contre des secteurs sensibles de l'économie-raffineries, oléoducs, centrales électriques, etc... ». Marginedas fait allusion au dernier rapport de Reporters sans Frontières « depuis l'assassinat de Tahar Djaout, le 26 mai 1993 », et rappelle que « cinquante-sept journalistes ont été tués » depuis ce meurtre en quelque sorte inaugural (Marginedas, 1998, p. 19). C'est donc bien ici en journaliste que Djaout est évoqué, au titre sinistre de premier assassiné d'une longue série, et l'article ne dit pas un mot de son travail d'écrivain.

En décembre 1999, l'hebdomadaire culturel *Télérama* livre un hors-série entièrement consacré à l'Algérie dans ses relations avec la France. Plusieurs allusions à Djaout y sont faites. C'est d'abord Anouar Benmalek, témoignant de sa condition d'exilé en Bretagne, qui évoque les jugements désagréables que portent sur lui certains de ses confrères restés au pays : ils l'accusent, parce qu'il écrit en français, de se comporter en « laquais de la France » et de « porter atteinte à la souveraineté nationale », ce qui lui rappelle les menaces reçues par Djaout peu avant sa liquidation : ce dernier était mis à l'index car « ce qu'il écrivait représentait un grand danger pour la cause islamiste » ; les lettres anonymes que se montraient l'un à l'autre les deux amis « chroniqueurs dans le même journal » parlaient « de mort et d'enfer pour les mécréants » (Benmalek, 1999, p. 38). Là encore, le souvenir s'attache au travail de journaliste de Djaout, alors que Benmalek, romancier, ne peut pas ignorer l'activité littéraire de son ancien collègue et ami.

C'est toujours pour son activité de journaliste que Djaout est ensuite évoqué dans le cours du magazine : une photographie en noir et blanc en double page (pages 46-47) montre un groupe d'hommes et d'enfants assis sur une place, devant un calicot pendu au-dessus d'un balcon en arrière-plan. L'inscription, parfaitement lisible et rédigée en français, affirme : « Un état qui accepte que son élite soit dans la clandestinité n'est pas un ETAT » — les

majuscules sont dans le texte —, et la légende du cliché précise : « Azefoune, Kabylie, juin 1994, un an après l'assassinat de Tahar Djaout ». Par contre, l'encadré de Batoul Bachir page 50, s'il se concentre sur l'exil forcé des journalistes algériens, qu'il a lui-même subi, rappelle en introduction que « l'assassinat, en 1993, de l'écrivain et chroniqueur Tahar Djaout » a donné l'alerte : désormais les journalistes ne seront plus à l'abri que « dans la clandestinité et l'anonymat des pseudonymes ». Djaout a certes été reconnu comme écrivain, mais cette qualification ne fait pas l'objet du texte de Batoul Bachir, et aucune de ses œuvres n'est citée.

Autre mention de Djaout, dans le même périodique, cette fois encore à propos d'une nouvelle photographie en noir et blanc et en double page, pages 56-57. On y voit un groupe de cinq femmes assises à l'intérieur de leur domicile, et sur la gauche, posé sur une table basse, un portrait de Djaout. La légende identifie « La famille de l'écrivain Tahar Djaout, victime des islamistes le 26 mai 1993 ». Cette photographie sert d'illustration au chapitre intitulé « Cultures croisées », qui donne la parole aussi bien à des étudiants qu'à des couples mixtes, à des éditeurs parisiens, à de nouveaux romanciers tels Leila Marouane, revient sur l'œuvre de plus anciens tel Rachid Mimouni, et surtout rappelle que « les Mimouni, Djaout, Djebbar, Boudjedra...avaient déjà mis en mots la désillusion, interrogé la société, ses traditions, ses archaïsmes. Et dans un style crépitant d'inventivité » (Cailletet, 1999, p. 64). Djaout est cité pour *Les Vigiles* dans la liste des derniers titres parus des auteurs cités. Il s'agit donc bien ici d'une reconnaissance de l'activité proprement romanesque, et Djaout est replacé dans la série des grands écrivains qui ont marqué l'histoire littéraire de l'Algérie contemporaine : ceux dont l'œuvre s'impose comme référence esthétique, et dont l'écriture transcende l'assignation à traiter du présent propre au journalisme, et particulièrement au journalisme engagé dans la dénonciation des tares de son époque.

Il eût en effet été dommage de négliger cette trace laissée par Djaout : ses livres ! C'est une œuvre restreinte, composée de trois recueils de poèmes et de cinq romans, dont un posthume, œuvre interrompue par la mort du créateur. Ce que nous venons de souligner, c'est que les journalistes pleurent l'un des leurs avant tout, parce que le journalisme exige la liberté de penser, d'enquêter, de rédiger, et que la mort de Djaout représente un programme légal pour ses collègues et pour la signification qu'ils accordent à l'exercice de leur métier. C'est sans doute pourquoi l'œuvre

poétique et romanesque passe alors pour eux en quelque sorte au second plan.

Nous faisons cependant le pari que Djaout puisse rester dans les mémoires à un autre titre que celui de premier journaliste algérien assassiné. Nous en prendrons pour preuve la tranquille férocité avec laquelle cet auteur s'est attelé, tel un nouveau Flaubert, à mettre en mots dans ses romans l'ennemi de toute liberté, de toute intelligence, de toute créativité : la bêtise.

Certes, Djaout est un écrivain hanté par la violence, comme l'attestent les relevés systématiques de champs lexicaux relevant de ce domaine effectués par Ahmed Boualili ; cette violence, selon Ahmed Boualili, trouve son origine dans deux postures idéologiques mortifères et une pratique confinant à l'absurde : la société algérienne pâtit d'un travestissement de son Histoire, d'une omerta à propos de sa diversité culturelle et de la gestion suicidaire de son système scolaire. Le mal touche aussi bien les adultes que les enfants. Et Djaout de traiter, en particulier dans *Le Dernier été de la raison* et dans *Les Vigiles*, de la laideur des paysages urbains abandonnés aux agioteurs, aux corrompus, à tous ceux dont les préoccupations demeurent bloquées dans la zone œsophagique ; les familles éclatent, les jeunes sont fascinés par une rhétorique tueuse tel Kamel, le fils de Boualem Yekker ; la mémoire collective s'édifie sur le mensonge, tout convoiteur du bien d'autrui sera récompensé s'il parvient à se forger et à faire admettre par les représentants du pouvoir une identité de maquisard ; la délation, le soupçon policier, la recherche d'un bouc émissaire organisent des rapports sociaux paranoïaques.

Mais le pire, c'est la bêtise, qui vient castrer toute imagination créatrice, interdire tout questionnement. Car la bêtise, c'est l'inintelligence satisfaite, béate même, « un monstre moderne, rusé, qui résiste à toute forme de théorisation » (Fauconnier, 1997, p. 30), et dont il ne reste qu'à tenter de rire. D'où cette écriture de Djaout marquée, selon Jean Déjeux, dès *L'Exproprié*, par l'ironie, la dérision, et qui se poursuit « sur la même lancée satirique salubre » dans les romans suivants (Déjeux, 1992, p. 28). À sa façon, Djaout s'amuse, et pourrait ajouter quelques entrées au célèbre *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert. Rappelons quelques exemples de cette prodigieuse bêtise. À l'entrée « Ecole », Djaout accolerait : « lieu où l'on apprend à distinguer le Bien du Mal grâce à l'orthographe : diable s'écrit avec "d" et Dieu avec "D". » (Djaout, 1991, p. 59) Sommes-nous inquiets de notre

santé ? « Si tu es malade, Lui seul peut te guérir. » (Djaout, 1999, p. 14) Envisagez-vous un voyage ? Surtout, pas de roue de secours, c'est un manque de foi ! Il en est de même bien sûr si vous vous intéressez aux prévisions météorologiques : vous prétendez concurrencer l'Être Suprême. Méditez-vous sur les théorèmes de Thalès et de Pythagore ? Perte de temps, TOUT, absolument TOUT, est déjà dans le seul livre à lire, et toute autre lecture sème le doute. Or « la question est fille de l'inquiétude et de l'arrogance, toutes deux fruits de la tentation et aliments du sacrilège » (Djaout, 1999, p. 22).

Que faire, que dire, devant une telle fatigue de penser, une telle somnolence de la raison ? La seule arme à la disposition de celui qui veut un monde habitable pour l'exercice de l'intelligence humaine, c'est le verbe. Verbe corrosif, qui établit des correspondances insolentes entre la consigne d'aller déterrer les ossements des maquisards morts loin de leur village pour leur rendre un bel hommage posthume et le calcul des pensions de combattants à percevoir après la réussite de l'exhumation dans *Les Chercheurs d'os* ; verbe éclaté, cultivant à l'envi une syntaxe torturée, un vocabulaire précieux, un parcours narratif abscons, dans *L'Invention du désert* comme dans *L'Exproprié* : ces textes sont difficiles à lire et à comprendre, ils exigent un dictionnaire et un atlas à portée de main. C'est qu'il ne s'agit pas de s'endormir ! Le plaisir de la lecture cursive n'est pas forcément au rendez-vous. Qu'importe ? Dans un monde cerné par la bêtise, l'effort intellectuel se pose comme un défi. Il permet alors d'accéder à un univers de représentations contrastées, d'ouvrir l'esprit du lecteur, loin des énoncés simplistes, à la nostalgie ambivalente de l'enfance, au rapport fasciné à la sauvagerie de la nature aussi bien dans sa luxuriance que dans son ultime dépouillement, le désert, « dont l'intégrité même l'assimile au territoire de l'enfance » selon l'analyse de Corinne Blanchaud (2009, p. 35).

Que reste-t-il de Tahar Djaout ? Une œuvre littéraire incarnant l'intelligence au travail, enfin.

Références bibliographiques

BENMALEK A., 1999, « Lettres d'exil », dans *Télérama* Hors Série « Algérie-France : 100 lettres et témoignages de passions à vif », décembre, page 38.

Que reste-t-il de Tahar Djaout ?

BOUALILI A., 2008, *Aux origines de la violence dans la littérature algérienne : les romans de Tahar Djaout*, CICLIM et Lyon II, disponible sur : www.limag.com

BLANCHAUD C., 2009, « Faire face au présent : Tahar Djaout, *L'Invention du désert* », dans *Études Francophones*, vol. 24, n° 1 et 2, Lafayette, p. 30-46.

CAILLETE M., 1999, « Quand Paris donne voix aux chapitres », dans *Télérama Hors Série*, décembre, page 64.

DEJEUX J., 1992, *La Littérature maghrébine d'expression française*, Paris, PUF, coll. « Que Sais-je ? », n° 2675.

DJAOUT T., 1995[1991], *Les Vigiles*, Paris, Le Seuil, coll. « Points ».

DJAOUT T., 1999, *Le Dernier été de la raison*, Paris, Le Seuil.

DJAOUT T., 1984, *Les Chercheurs d'os*, Paris, Le Seuil.

DJAOUT T., 1987, *L'Invention du désert*, Paris, Le Seuil.

DJAOUT T., 1991[1981], *L'Exproprié*, Paris, François Majault (Alger, SNED pour la 1^{re} édition).

FAUCONNIER B., 1997, « Un monstre moderne », dans *Le Magazine littéraire*, juillet-août, page 30.

FROMENTHAL J.-L., 1994, « Au secours », dans *Album d'Amnesty International*, Paris, Albin Michel.

MARGINEDAS M., 1998, « L'information asservie en Algérie », dans *Le Monde Diplomatique*, juillet, page 43.

METREF A., 1998, « Lounès Matoub, la sincérité », dans *Politis*, juillet, p. 12-13.